

## Etude comparée des sociétés africaines

M<sup>me</sup> Françoise HÉRITIER-AUGÉ, professeur

Dans le cadre général des recherches que j'expose depuis 10 ans, en suivant des chaînes de concepts associés autour du thème général de l'anthropologie du corps, j'ai continué mes recherches sur l'aliment végétal dans ses rapports avec l'animalité, l'humanité, la corporéité.

Pour commencer, il me fallait présenter rapidement les trois dernières figures ou chaînes associatives potentielles liées à l'aliment végétal. La première de ces trois figures associatives était celle du végétal consommable et d'une certaine façon associé à l'animalité, ou rabattu métaphoriquement sur la catégorie animale. Nous avons identifié deux grandes chaînes associatives pour cette première figure : l'une où le végétal lui-même est caractérisé par une qualité propre au règne animal, une *virtus*, une *anima*, la violence et la force ; l'autre où une mise en relation est établie entre des plantes et de façon générale, le sang ou d'autres humeurs du corps, ou alors de façon métaphorique et cette fois-ci en liaison avec l'homme au sein du règne animal, une relation est établie entre des plantes naturelles ou cultivées et des rapports de consanguinité.

<b>Consommable</b>		<b>Consommable</b>	
2	<i>animalisés</i>	non animalisés	1
<hr/>			
3	<i>animalisés</i>	non animalisés	4
<b>Inconsommable</b>		<b>Inconsommable</b>	
		pour certaines catégories	
		d'individus	

Nous sommes dans la catégorie 2, après avoir traité longuement l'an dernier de la catégorie 1, où étaient apparues des liaisons entre végétal, ou certains végétaux, et l'immortalité, ou tout au moins la sur-nature, certains végétaux céréaliers cultivés pouvant être associés à l'animal dans de multiples représentations, dans tous les cas où ils sont considérés comme nourriture sanglante.

Les céréales passaient ainsi plutôt dans la deuxième catégorie, après analyse d'un certain nombre de figures extrême-orientales ; et il nous a semblé pouvoir rapporter à cette deuxième catégorie des notions orientales ou africaines, concernant « l'âme », — c'est-à-dire la *virtus*, l'*anima* dont j'ai parlé plus haut, propre au règne vivant mais animé —, de céréales tels le mil ou le riz. Ainsi, l'âme du mil dans les sociétés d'Afrique de l'Ouest est une entité qui réside dans la partie germinative de la graine, mais qui est associée de façon collective au champ tout entier, ou même à la variété (cultivée) ou même à l'espèce toute entière, dépassant la graine, l'épi, le pied porteur. L'âme du mil quitte un champ en son entier, ou une série de champs, appartenant à un homme, une famille, un village, ou les champs de toute une région, selon la nature et l'origine d'une offense qui a pu être commise à son encontre, ou la force du prédateur qui veut s'en emparer. Mais c'est bien la plante elle-même qui est dotée de cette âme collective, que chaque parcelle détient, et qui est concrètement sa force germinative, reproductrice. Allant plus loin, c'est la force vitale de l'espèce, force indifférenciée, conçue sur le modèle de la force animale, mobile (cette âme se déplace, si la plante ne bouge pas) et soumise aux mêmes aléas que la vie animale, en plus de ceux de la vie végétale : frappée à mort, blessée, capturée, évadée, rétive ou conciliante, qu'il faut en tout cas se concilier. On ne sème pas tout uniment en étant sûr de récolter.

Dans cette catégorie 2, sont donc ouvertes deux ou trois lignes associatives :

*virtus* animale localisée  
 dans la plante elle-même  
*virtus* végétale associée  
 par contiguïté à une qualité  
 ou une propriété du règne  
 animal  
 cette propriété pouvant être  
 de nature sociale, et non  
 physiologique (liens de consanguinité)

Nous avons traité la toute première chaîne, celle de la *virtus* animale dans la plante elle-même, à travers l'analyse de la notion d'« herbe violente » ou de prés violents, rencontrée sous la plume de Bernadette Lizet, analysant le discours traditionnel des emboucheurs de la région du Brionnais.

C'est une herbe naturellement forte, pour engraisser, et à laquelle les animaux maigres et secs, provenant des pays pauvres et naisseurs doivent être progressivement accoutumés. La mise directe dans ces prés « noue » leur organisme, leurs capacités digestives et les fait mourir. Les bêtes sont « agies » de l'intérieur par cette herbe qui les « démarre », les fait fleurir, les engraisse en persillant leur chair. Parfois, on tire du sang des bêtes pour les rafraîchir et les mieux disposer à prendre cette herbe violente, le nourrisse-

ment en pâture de la bête étant considéré comme un corps à corps à forces égales entre le végétal et l'animal « décidément confondus dans un statut d'égalité ».

Cette herbe violente, rare, qui vient sur des sols de vallées grasses, sur les argiles du lias, elle est gérée minutieusement. Rien n'est perdu, pas même les « refus », zones négligées par les bêtes ou souillées de bouses, mais qui sont fauchées pour faire du foin, réinjectant dans le circuit ce qui en était sorti. La mise au pré est contrôlée, car dans le corps à corps avec l'animal, l'herbe aurait le dessus si l'homme ne contrôlait pas l'appétit animal.

Il y a deux tontes, animale et humaine. Mais il faut aussi de l'eau. Un pré violent est un pré de fond, arrosé. Ce qui suppose tout un système de drainage avec des canalisations en poterie dans les « mouillères » du terrain lourd et des rigoles, à partir d'un batardeau ou batardiau qui recueille l'eau en excès. Les rigoles circulent sur les pentes et il y a de subtils accords entre voisins pour le partage. Car il fallait arroser en début de février « pour, déclare l'informateur, *réchauffer* le terrain. En faisant couler l'eau, ça entretient à peu près toujours la même température. Ça empêche de geler, donc ça démarre plus vite après ».

Détremper le terrain est une nécessité comme entretenir les batardiaux pour arroser en juillet. Cette herbe naturelle, « d'ici », qui est donnée par la nature, est comme la châtaigne un produit sérieusement et soigneusement entretenu. C'est loin d'être un produit sauvage. Elle tire sa force de la combinaison du sol, de l'eau, de la gestion de l'ensemble par l'homme, notamment par la réinjection du produit issu des excréments (des refus) et non des engrais dans le système alimentaire total.

Les prés d'embouche sont clôturés par des haies vives sous lesquelles passent les rigoles, mais le système est sous tension en ce qui concerne les droits d'eau et les prés de fond, qui tiennent le haut du pavé. Autant dire que le système d'héritage est particulièrement réglé. Le foncier est extrêmement morcelé ce qui implique pour l'emboucheur le déplacement physique fréquent de ses bêtes en fonction de la gestion intellectuelle selon les qualités de ses prés et celles de son troupeau.

On ne connaît pas de passé céréalier aux prés violents donnés par la nature. Ils seraient là depuis la nuit des temps. Aux 16<sup>e</sup>-18<sup>e</sup> siècles, c'était les prés de réserve et de fauche des seigneurs, contre les prés « secs » ou « prés de sécheron » des paysans ordinaires, selon le texte des baux de l'époque. Les prés de fauche pouvaient donner jusqu'à trois fauches. Ils devaient être « bouchés », « razés » (fauchés) et « arrosés chaque année ». La généralisation de l'embouche se fait au 18<sup>e</sup> siècle mais la reconnaissance de la valeur violente de l'herbe dûe au traitement approprié aux caractéristiques écologiques était connue avant la pratique économique de l'embouche. Il y a une

façon d'être hautaine de l'emboucheur, méprisant devant le modernisme industriel car il sait qu'il transmet des valeurs aristocratiques.

L'histoire rencontre la structure mais la pérennité de la nature n'est pas suffisante pour maintenir vivante la chaîne conceptuelle, hélas.

« On sait pas trop *si c'est l'herbe qui a changé*, mais autrefois on pouvait engraisser des bêtes sans granulés dans les prés. Maintenant on peut pratiquement plus. On sait pas si ça vient de la génétique des bêtes, *qu'il y a des bêtes qui sont plus dures à faire*, ou si ça vient du *temps*. Maintenant on fait tellement manger tout ce qui pousse au fur et à mesure. Avant, à la fin de l'année, les gens laissaient reposer les prés l'hiver, c'était l'embouche. Au mois d'octobre-novembre, ils avaient fait leurs ventes, c'était fini, les prés se reposaient jusqu'au mois de mai où ils achetaient les bêtes ».

Tout est dit. Toutes les interrogations essentielles. Dans le grand changement actuel de l'embouche, qu'est-ce qui a changé ? L'herbe elle-même, mais pourquoi si le sol est le même ? est-ce les bêtes que la génétique aurait rendues plus dures à faire ? est-ce le climat ?

Non, c'est l'urgence — l'absence de patience, la surcharge, la rentabilité. 30 mois au lieu de 5 ans minimum, et un paturage intensif. La viande persillée est en faillite, mais peu importe, sauf à nos papilles gustatives, si est toujours en place, identifiable, ce système qui donne au végétal les caractéristiques de l'animal et réciproquement.

Dans les valeurs aristocratiques de l'embouche, c'est l'herbe qui compte et sa gestion. Les bêtes sont nourries pour faire de l'argent (du « blé » !) mais il n'y a pas, nous l'avons vu, de rapport affectif individuel, entre l'emboucheur et ses bêtes, comme il en existe dans d'autres cultures fondées sur l'élevage. Il n'y a pas d'amour. L'amour, l'attention, les soins, la gestion, la dénomination, vont aux prés d'herbe violente. Et c'est la maltraitance, non des bêtes, mais des prés, qu'on ne laisse plus reposer, se faire, se rafraîchir, due à l'urgence de la rentabilité qui tue l'herbe violente.

La *virtus* est dans la plante ; elle est de qualité et de force analogue à celle de l'animal consommateur. Indomptable par nature, l'herbe doit être domestiquée comme l'animal, si elle n'est pas cultivée.

Cette *virtus* procède de l'association particulière d'éléments fondamentaux que sont la terre et l'eau, des argiles gorgées d'eau. Si le feu et l'air (où s'élèvent des fumées) étaient les médiateurs rencontrés dans les liaisons entre monde organique et monde supranaturel, entre physiologie mortelle et immortalité rêvée, sur les chaînes associatives relevées dans la première catégorie, nous trouvons ici, la présence des deux autres éléments fondamentaux, association avec la *virtus* propre au végétal non cultivé qui ne nous semble pas être le fait du hasard.

Dans la deuxième chaîne autour des plantes de sang viennent en premier les plantes qui agissent sur des maladies de peau causées par le mauvais état de sang. L'idée générale est que dans la citadelle corporelle, si les liquides circulent mal, stagnent ou sont viciés, il faut qu'il y ait nécessairement un exutoire. Cela se voit, cela s'inscrit sur la peau : érythèmes, rougeurs, prurits, eczémas, boutons, abcès, furoncles, acné (le sang de la jeunesse qui entre en ébullition), mais aussi le jaune de l'ictère ou la blancheur verdâtre des jeunes filles chlorotiques : mauvaises couleurs, dermatoses et purulences, tout traduit l'état du sang.

Les plantes dont on use sont des *adjuvants* du sang. Peut-être les plantes de cette ligne associative devraient-elles être considérées moins comme antagonistes que comme adjuvantes, dans la mesure où leur rôle n'est pas de détruire, mais d'empêcher la coagulation : le sang doit circuler, doit être fluide, vif et généreux. Toute coagulation, toute stagnation est dangereuse. La purge, comme le dépuratif, comme l'abortif, ont pour mission de nettoyer le sang et de lui rendre sa fluidité et sa liberté de circulation.

Ces purges et dépuratifs sont adaptés aux constitutions des êtres humains et aux époques. De la douce *viola tricolor*, fine petite violette aux couleurs pâles qui pousse dans les chaumes et qu'on donne pour le bien des bébés à la mère allaitante, sur qui la fragile violette n'a pas d'effet, à la rudesse du cresson fort, réservé aux hommes (« faut pas trop s'y amuser, on aurait uriné le sang »), dont j'ai rappelé, d'après les ressources du dictionnaire, que, plante de terre et non d'eau, il porte en maintes régions de France le nom de « nasitort », qui tord le nez, à savoir le pénis de l'homme. Le cresson fort purifie l'organisme et le sang, certes, mais sa fonction ultime est bien d'obtenir que l'organisme affaibli de l'homme et son sang vicié, quitte à souffrir quelques tortures physiques localisées, parvienne à bien fabriquer ce pour quoi il est fait, à savoir une semence d'excellente qualité. Servait-il ce cresson fort, comme pharmacopée de certaines maladies sexuellement transmissibles ? La pudeur des textes et des informateurs, qui lient cresson fort, masculinité, homme, urine et sang, le laisse entrevoir sans qu'il soit possible de l'affirmer.

En second nous trouvons les plantes qui agissent sur des maux qui ont des conséquences en aval sur le sang, à l'inverse des maux de la première série, dermatologiques, qui expriment un certain état vicié du sang. Il s'agit des plantes dépuratives qui poursuivent le travail énergique de la purge, mais aussi des plantes apéritives, généralement à base de racines macérées ou de feuilles en infusion. Là encore, on observe un rapport de forces qu'il n'est pas simple de maîtriser. Si en racines macérées l'absinthe requinque les personnes anémiées, son infusion trop prolongée risque au contraire de « tuer » le sang. Nous retrouvons ce même rapport inquiet et difficile mi-adjuvant, mi-antagoniste au sang et à l'homme de la plante dite de sang. Grâce à l'eau

bouillante qui extirpe totalement sa force et ses vertus, la plante absinthe peut littéralement « tirer » le sang et ne peut être bue que couché, et à température ambiante. Le corps doit s'y préparer, s'y abandonner, mais avec précaution.

Les dépuratifs périodiques luttent aussi contre les encrassements du sang, dus à la saleté de l'air ambiant, mais aussi de façon générale à une alimentation dérégulée ou mal réglée, c'est-à-dire trop riche en certaines nourritures carnées, avec une gradation qui vise particulièrement les chairs sauvages du gibier et particulièrement celles des bêtes prises au collet, dont le sang noircit et pourrit, sans avoir coulé. On enterrait les oiseaux pris au collet qui n'avaient pu être mangés dans les 24 heures. Le sang retournait à la terre. (« Si vous laissez passer une nuit, c'est pas la peine de l'manger, vous pouvez l'enterrer »). Comme pour le « refus » des prés violents, que l'on fauchait quand même pour les faire consommer sous forme de foin, tout doit retourner à la terre.

L'essence de la force sauvage encrasse le corps humain, et ne peut être éliminée que par une force également chaude et considérée comme dominante qui réside dans les plantes de sang. Cette dominance est donnée comme allant de soi puisqu'elle a cette fonction de nettoyer et fouetter, ce qu'elle fait parfois si rudement qu'elle tue.

La santé vosgienne (d'après les enquêtes de Colette Méchin) était ainsi conçue très clairement comme un équilibre de flux corporels sur lesquels on agissait par soustraction (purges, mais aussi ventouses, sangsues, saignées), ou par addition.

Nous avons ensuite, par souci de comparaison, fait une analyse de la médecine ayurvédique. Je rappelle que le corps humain est composé de cinq éléments : terre, eau, feu, vent (air) et vide dont la combinaison forme sept substances qui dérivent les unes des autres :

chyle  
sang  
chair  
graisse  
os  
moelle  
sperme.

Trois des éléments sont des principes actifs dans le corps :

l'air en tant que souffle vital qui active

le feu, le principe igné qui est dans la bile

enfin l'eau, élément commun à toutes les sérosités, c'est-à-dire au phlegme.

Le jeu de ces trois éléments règle plus ou moins harmonieusement la transformation des sept substances. Ainsi la digestion est une cuisson par le feu attisé par l'air, qui élabore le chyle.

Phlegme et bile sont des déchets de la cuisson du chyle. Comme toujours, on trouve au principe, ici au principe de la cuisson-digestion, ce feu qui sera ensuite localisé dans la bile, déchet du processus final de la digestion. C'est le propre du mythe de présupposer l'existence de ce dont il décrit la venue à l'existence.

Nous avons noté, outre le parallélisme des classifications avec le cas vosgien — plantes qui font venir le sang, plantes qui le purifient, plantes qui l'agitent ou le fouettent —, une discordance qui mérite d'être notée : dans la médecine ayurvédique, un bon nombre de plantes de sang ont des fonctions hémostatiques, fonction qui n'est pas mise en évidence, avec cette même importance, dans la médecine traditionnelle française (Vosges, Béarn, ou Cévennes). Il s'agit des plantes qui ont la capacité de *figer* le sang. Or il semble que la capacité première recherchée dans les plantes de sang en Europe est, au contraire, de le faire circuler. D'autre part, dans l'idée de circulation, il y a aussi l'idée d'ouverture : la saignée provoquée a des vertus. Elle affaiblit peut-être momentanément, mais elle nettoie et favorise la renaissance active d'un nouveau sang, régénéré, neuf, qui prend la place du sang vicié. Dans les représentations ayurvédiques, mais aussi yéménites et plus généralement proche-orientales, l'accent est mis sur la quantité de sang dont on dispose et qu'il vaut mieux éviter de perdre. Un des symptômes majeurs présentés par les patients en quête de soins à l'hôpital est le manque ou l'absence de sang, plainte qui se manifeste notamment par le refus ou la crainte des prélèvements qui soutirent du sang.

A cette différence, qui tient à la valeur particulière du contenu intellectuel accordé aux catégories conceptuelles, par chaque culture envisagée : l'attention ici portée à la fluidité et à la libre circulation, là à la quantité, il reste que nous sommes en présence de systèmes intellectuels qui associent étroitement le végétal et l'animal, au travers de la catégorie du sang, en attribuant au végétal une force vitale analogue et parfois supérieure à la force animale, en tout cas susceptible d'influer sur ce qui est l'essence de la vie animale, à savoir le sang.

Que cela passe par la simple observation de la production régulière de sang dans le corps au travers de l'alimentation est une constante, de même que le corollaire obligé, à savoir que les herbivores fabriquent du sang au même titre que les carnivores. Le sang ne peut donc être imputable directement à la consommation carnée, ou de sang, même si dans les deux cas que nous avons étudiés, tout déficit trop marqué en qualité (anémie) ou en quantité, est justifiable de cures de sang, directement avalé. Cela dit, procédure directe qui supprime un temps de transformation, la cure de plantes produit les mêmes

effets au travers de la transmutation obligée, avec des cheminements divers (chyle, sang, chair, graisse, os, moelle, sperme), de la nourriture en sang, puis en d'autres avatars, le lait en étant un, comme le sperme. Nous avons vu, dans la médecine vosgienne comment des plantes réputées douces ou fortes agissaient sur le bébé, via le lait maternel, ou sur les capacités viriles, en épurant drastiquement le sang au travers de purges énergiques.

S'il est un objectif apparemment hors d'atteinte à l'heure actuelle, où l'ethno-botanique se constitue fermement mais n'en est qu'à ses débuts, c'est de tenter une approche généralisante des opérations mentales qui président au choix, à la sélection et au classement des plantes selon leurs actions efficaces ou supposées. En revanche, les systèmes de transformations sont abordables, aussi bien ceux qui mènent à l'onctueux aromatique qu'à l'onctueux alcoolique, et ceux qui mènent par la médiation de l'eau, le liquide qui ne fermente pas, ou de la digestion et de la fermentation à des états antérieurs ou postérieurs à ceux de la graisse onctueuse.

Pour en finir avec notre deuxième catégorie, il nous fallait traiter aussi des plantes non plus dites de sang mais qui sont traitées métaphoriquement dans le langage de la parenté ; c'est-à-dire de la consanguinité. Comme le terme lui-même l'indique, le sang est le facteur commun.

Mauss avait écrit dans les années 1913-1914 que l'image de la terre-mère n'était pas la seule image de maternité possible et qu'il serait bon de dresser un inventaire de toutes les variétés de l'enfantement ou de la maternité représentées sous forme végétale.

Quelques rares travaux ont suivi sur ce thème, comme celui de G. Hatt en 1951 sur les métaphores du maïs et du riz comme mères en Amérique et en Indonésie. Luc Racine, lui, a publié en 1986 dans *l'Ethnographie*, un article intitulé « La terre-mère et les mères végétales en Océanie et en Asie du Sud-Est : symbolisme et analogie » ; postulant des représentations collectives en termes d'analogies diverses qui génèrent une « série d'expressions de type métaphorique », il envisage la « notion primitive de maternité » aussi bien sous sa forme de gestation que de soins post-nataux ; montrant l'homologie entre la terre et ses produits, la femme et son produit, il montre aussi, comme le souhaitait Mauss, qu'une même relation existe entre racine et plante, arbre et fruits, plante et produit, dans le rapport homologique avec la maternité humaine.

Nous avons envisagé ainsi plusieurs types de relations isomorphes entre la femme-mère et la Terre-mère, dans le traitement accordé aux deux, et de ces mêmes relations entre les produits, en rapportant notamment les émouvantes descriptions de Leenhardt, dans *Do Kamo*, de la manière dont on porte les ignames, comme des bébés, en soutenant avec soin leur tête fragile et vulnérable.



Symétriquement, l'enfant peut être une plante comme chez les Orokaiva où un mythe raconte comment l'homme exige de sa femme qu'elle découpe et cuise pour lui les enfants qu'elle met au monde comme elle le fait des taros.

Sur l'autre versant, c'est à une partie du végétal que revient le rôle maternel. Soit qu'il s'agisse de l'arbre entier, qui est une mère portant ses enfants fruits, ou inversement de l'image qui veut que des ossements d'une femme enterrée soient nés les arbres et plantes à usage alimentaire.

Le riz est « enceint ». On embrasse les tiges comme des enfants gâtés. Il a une âme, nous l'avons déjà dit, faisant l'hypothèse que la seule mention de l'âme de la céréale postule déjà une vie animale en elle. On retire l'âme de la plante pour la rendre consommable par différents procédés techniques et rituels comme en Malaisie, où la gerbe de riz-enfant est couchée dans un berceau, garni de beaux linges blancs, la femme de la maison subissant le confinement et les soins qui suivraient son accouchement si elle avait elle-même accouché.

Nous avons même relevé un cas, à Java, où l'on trouve une extension de ces affinités multiples auto-associées du côté des pierres précieuses et du minéral : c'est d'une pierre précieuse que naît une femme qui meurt précocement à la suite d'une menace d'inceste et qui est enterrée. Et c'est en sa tête que naissent les cocotiers et de son corps les plants de riz.

Dans ce même domaine du jeu des analogies et des métaphores, on peut s'arrêter uniquement sur les faits de langue, associés certes à des rituels et à des comportements particuliers. Nous avons commencé à envisager la chose au travers d'un travail classique de James Fox, sur « L'enfant de la soeur considéré comme plante », à Roti. Il lui semble, qu'on ne saurait ignorer « la probabilité de modèles sémantiques complexes dans la classification sociale ».

Donc à Roti, en Indonésie, si tous les rapports entre générations consécutives sont marqués essentiellement par une relation d'antériorité à postériorité, d'aîné à cadet, il existe une exception notable dans le rapport de l'oncle maternel au neveu utérin : *toök-huk*, oncle maternel ou tige, tronc, origine, et *selek*, neveu, planter, mais aussi *selek-dadiok* : planter et grandir. Les cousins croisés sont répartis en deux catégories : ceux qui plantent / ceux qui poussent.

L'ensemble des rituels et pratiques sociales consiste à soigner ces plantes et à les faire pousser.

Compte tenu de son influence sur la vie des neveux et du rôle qu'il aura à jouer sa vie durant, rôle transmissible à ses héritiers, il est important pour tout un chacun d'avoir le meilleur oncle maternel possible, parmi tous ceux qui peuvent prétendre à ce titre. Pivotal de l'ordre social, nul ne peut songer à

vivre à Roti, sans oncle maternel. James Fox raconte longuement d'ailleurs comment, à sa confusion, et sans qu'il ait compris au départ la nécessité de la chose, à son arrivée il fut l'objet de longues tractations avant que lui soit désigné son « oncle maternel », homme puissant dont l'ombre tutélaire lui fut très utile. Nous savons tous combien il importe à l'ethnologue de ne pas être seulement un visiteur extérieur mais d'être intégré dans un réseau de parenté, pour savoir comment se comporter avec tout un chacun, et pour que tout un chacun sache comment se comporter avec lui. Ici, il y a quelque chose en plus : si le neveu « pousse », c'est grâce à l'oncle maternel. « Pousser », c'est aussi notre métaphore pour nos enfants qui poussent bien, comme des tiges arborées, mais dans ce cas précis, pousser renvoie aussi à toute une série d'opérations symboliques, que nous avons envisagées tour à tour.

Pour Leach, l'analogie botanique est une « structure d'idées organisationnelles » (*Critique de l'Anthropologie*, Paris, PUF, 1968 : p. 9). On ne saurait mieux dire. Les droits du frère de la mère sont des droits sur le sang-sève. A Roti, le sang et la chair viennent de la mère et sont ainsi propriété du frère de celle-ci, si os et « nom d'arbre dur » viennent du père.

Les symboles botaniques sont choisis uniquement parmi les plantes cultivées, note James Fox, mais il existe des plantes nourricières non plantées mais domestiquées et entretenues, qui entrent dans la même catégorie, où intervient un certain travail de l'homme, comme le palmier lontar, élément idéologique central pour sa valeur sucrée, qui est entretenu et périodiquement saigné.

Nous en sommes venus ensuite à la troisième figure du végétal, animalisé et considéré comme inconsommable. Le prototype en est la *mandragore* qui est proprement animale. Inconsommable certes, sous sa forme directe, mais cependant dotée en infusion, comme par transfusion directe si je puis dire, — puisqu'il s'agit de contact direct avec un morceau de plante porté ou placé sous un drap ou un oreiller, ou même possédé, caché dans les profondeurs des armoires —, de propriétés médicinales soporifiques et anesthésiantes mais aussi merveilleuses, comme pourvoyeuse de trésors et de richesses. Nous avons vu d'ailleurs par quel retournement subtil la mandragore est considérée comme aphrodisiaque : c'est en anesthésiant les désirs trop fougueux qu'elle leur permet de s'accomplir plus longuement.

Cette plante est non seulement dotée de la forme humaine, mais elle a aussi une certaine autonomie de mouvement, une certaine mobilité ; elle est douée de parole. Née de la semence des pendus, trouvée sous les gibets, elle naquit donc de la conjonction du minéral (de la matière-Terre) et de l'humain (mais sous une forme très particulière : non pas de l'homme vif, qui procéderait à un coït ordinaire, mais de l'homme *en train de mourir*, passant de vie à trépas, et qui plus est, par étranglement puisqu'il s'agit d'un pendu. Son sang ne s'écoule pas, sa semence corporelle en dessous de la tête-réservoir étran-

glée s'écoule sur le sol). La mandragore, sorte de dragon végétal, est aussi un dispensateur de trésors. Sa seule présence enrichit.

Traitée comme un humain, couchée dans de beaux draps, nourrie et abreuvée, elle ne meurt pas naturellement mais dans les brasiers où les hommes d'Eglise et de Justice la jettent et où elle éclate, se vidant de sa substance. Elle a deux formes reconnaissables sexuées, masculine et féminine. Sous sa forme masculine, elle peut avoir des rapports avec une femme, ou, tout au moins, *l'épouser*. Dans le conte « Isabelle d'Egypte » d'Achim von Arnim, la mandragore, qui éprouve amour et jalousie et bien d'autres sentiments violents, épouse Bella, mais sous sa forme de golem, ce qui nous incitait, au-delà de la cérémonie du mariage, à postuler l'existence de réels rapports amoureux ou du moins d'ordre sexuel entre eux.

Ainsi, une des figures logiquement possibles mais pourtant au départ difficilement pensable, est-elle traitée jusqu'au bout de la métaphore, l'animalisation étant une humanisation presque complète ; mais les implications déjà perçues dans d'autres chaînes avec le minéral et surtout les trésors et pierres précieuses sont également perceptibles. Il ne s'agit pas d'un motif folklorique autonome et isolé. Il prend sa place dans la chaîne des possibles avec commutations dans une chaîne de concepts autostructurés. La mandragore désigne aussi l'entrée dans une nouvelle chaîne associative dont le seuil a été déjà entr'aperçu : celles des créatures artificielles, c'est-à-dire nées de la main de l'homme.

Nous avons, à la fin du cours, évoqué le cas du Golem et des créatures artificielles, en liaison avec l'alimentation tant végétale que carnée.

Le Professeur a par ailleurs donné trois heures de cours à l'Université de Leiden en novembre 1992, dans le cadre des accords passés avec la Maison Descartes, sur le sujet suivant : **Anthropologie symbolique du corps. Des nourritures spéciales : aromates, alcools et pierres précieuses.**

\*

\*\*

Le séminaire de l'année a porté sur **Les Ages de la vie** (deuxième partie).

Sont intervenus :

— Françoise Héritier-Augé : Ages de la vie, génération, seuils et passages : ici et ailleurs.

— Michelle Perrot : Les âges de la vie en santé et en maladie : l'exemple du XIX<sup>e</sup> siècle.

— Philippe Juhen : Les relations amoureuses des adolescents.

— Marie-Christine Hamon : Reconstitution de la relation mère-fille à travers les âges de la vie.

— Anne-Marie Guillemard : Institutions, cycles de vie et identités de la vieillesse.

— Denis Kessler : L'allongement de la vie et ses conséquences sur le régime des retraites.

— Jean Jamin : Entre littérature et ethnographie : l'âge d'homme de Michel Leiris.

— Gérard Althabe : Enfance et adolescence dans les périphéries urbaines.

— Harris Memel Fote : Le plus bel âge de la vie en Afrique. Exemple de la société Odjukru.

#### PUBLICATIONS

— « Introduction au débat », pp. 93-96 et 106-107 in *Actes du séminaire Avenir de la Population. Paris, 5 avril 1990*. Haut-Conseil de la Population et de la Famille. Deuxième partie. *Equilibre entre générations*. Paris, La Documentation française, 1992.

— « Avant-propos », *Inter'Med. Organe de communication intermédical de l'H.I.U.P.*, 5, juin 1992 : 1-2.

— « Sida et droits de l'homme », *Infothèque Sida* 6, Berne, 1992 : 1-2.

— « Les Musées de l'Éducation Nationale », *La Lettre de l'OCIM*, hors-série n° 3, octobre 1992 : 21-28 (Musées d'histoire naturelle, partenaires pour l'action pédagogique et culturelle).

— « Du comparatisme et de la généralisation en anthropologie. I. Du comparatisme. II. Unités de comparaison et échantillonnage de cultures », *Gradhiva* 11, 1992 : 3-22.

— « Témoignages. Au Laboratoire d'Anthropologie Sociale », pp. 243-246 in *Mémoire de sable. Écrits pour Suzy Bernus*, réunis par Geneviève Calame-Griaule et Edmond Bernus, *Journal des Africanistes* 62 (2), 1992.

— « Le sang du guerrier et le sang des femmes », republication pp. 23-40 in *Les Cahiers du GRIF. La Société des femmes*. Editions Complexe-poche, 1992.

— « La sangre de los guerreros y la sangre de las mujeres », *Alteridades (Mexico)* 1 (2), 1991 (1993) : 97-102 (traduction du précédent).

— « Au-delà de l'inceste », propos recueillis par Véronique Nahoum-Grappe et Mady Lafargue, *Chimères* 18, hiver 92-93 : 87-106.

— Avec E. Copet-Rougier, « Commentaires sur commentaire. Réponse à E. Viveiros de Castro », *L'Homme* 125, 33 (1), janv.-mars 1993 : 139-148.

— « Musée et éducation », pp. 42-45, 60-64, 93-94 in *Les Arts et Métiers en Révolution. Renaissance d'un Musée. Colloque scientifique international. Les Actes. 2-3 décembre 1991*. Paris, Musée National des Techniques, C.N.A.M., 1993.

— *AIDS. La Sfida antropologica*. Roma, Edizioni del Pantheon. Sezione Ei Editori, 1993, 103 p.\*

— « Audition de Madame Françoise Héritier-Augé, Président du Conseil National du Sida, accompagnée de M. Alain Sobel, Vice-Président du Conseil national du sida. Extrait du procès-verbal de la séance du 10 décembre 1992 », pp. 240-271 in *Rapport de la Commission d'enquête sur l'état des connaissances scientifiques et les actions menées à l'égard de la transmission du sida au cours des dix dernières années en France et à l'étranger*. Assemblée Nationale n° 3252. Rapport remis à M. le Président de l'Assemblée Nationale le 4 février 1993. Dépôt publié au *Journal Officiel* du 5 février 1993.

— « Ethique, dépistage et sida : la situation française », *SidAlerte* 22, mars 1993 : 30-31.

— « Préface » à Ministère de l'Éducation Nationale et de la Culture. Direction des Lycées et Collèges. *Accueil et scolarité des élèves porteurs du V.I.H.* Paris, 1993.

— « Combattre les croyances irrationnelles », p. 7 in *Les Idées en mouvement* 5, avril 1993.

— « Discrimination sociale et droits de l'homme », pp. 24-33 in *AIDS/SIDA. Bases éthiques de la prévention du sida*. Vol. II. Sida Info Doc Suisse, Berne, 1993.

— « Résumé des cours et travaux », pp. 567-576 in *Annuaire du Collège de France. 1991-1992*. Paris, 1993.

— « Une anthropologie symbolique du corps », pp. 123-135 in S. Arom *et al.* interrogés par Ruth Scheps, *La Science sauvage. Des savoirs populaires aux ethno-sciences*. Paris, Le Seuil, 1993.

— « Le traitement médiatique de l'information », pp. 42-44 in *Les Actes. Premières rencontres ARCAT-SIDA. Colloque Information et Sida. Paris, La Défense, 18-20 nov. 1992*. N° h.s. *Journal du Sida*, mai 93. (*L'épreuve des vérités*).

— « Les cultures ne sont pas des mondes absolus », propos recueillis par Laurent Greilsamer et Michel Kajman, pp. 100-101 in *Les grands entretiens du Monde*. T. 1. Paris, Dossiers et Documents du Monde, 1993.

## ACTIVITÉS EXTÉRIEURES

— Directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. Le professeur a animé un séminaire sur le thème *L'Anthropologue dans la Cité*.

— Présidente du Conseil National du Sida.

— Membre de l'Académie Universelle des Cultures.

— Membre du Haut-Conseil de la Population et de la Famille.

— Membre du Conseil Scientifique de la Bibliothèque de France.

— Membre du Comité des Programmes de la chaîne européenne ARTE et conseiller scientifique pour les sciences de l'homme et de la société à la SEPT.

— Membre du Conseil d'Administration du CNRS et du Comité Scientifique pour la préparation des Journées annuelles d'Arc-et-Senans.

— Présidente du Conseil Scientifique pour les enquêtes spécifiques de l'Agence Nationale de Recherches sur le Sida, et présidente du Conseil d'Administration de l'Association R.R.V.

— Membre de divers conseils scientifiques d'Universités ou d'unités de recherche CNRS ; membre de trois D.E.A. ; membre de comités de rédaction de revues scientifiques spécialisées.

— Présidente du Jury Paroles de lycéens sur le Sida. Février 1993.

— Membre du Conseil du Département Santé de l'ORSTOM.

## CONFÉRENCES ET COLLOQUES

— Athènes, 29 septembre-2 octobre 1992. Colloque international *La Grèce ancienne et l'Anthropologie de l'Antiquité*. Atelier Autour d'une Anthropologie des sexes. Communication : « Menstruation et féminine divinité ». Conférence du soir : « L'inceste dans les textes de la Grèce classique et post-classique ».

— Biarritz, 22-24 octobre 1992. Première université des dirigeants hospitaliers. *Autonomie de l'hôpital, autonomie à l'hôpital*. Conférence plénière : « Autonomie, hiérarchie et systèmes de régulation ou de règlement des conflits dans des sociétés non occidentales ».

— Lille, 14 novembre 1992. Association nationale des personnels et acteurs de l'action sociale en faveur de l'enfance et de la famille. Journée sur l'*Inceste*. Communication : « Une conjonction illicite ».

— Paris : 13-14 novembre 1992. *Colloque Femmes et Histoire*. Communication : « Du pouvoir improbable des femmes ».

— Bordeaux, Aides-Aquitaine, 30 novembre 1992. Conférence-débat : *le Sida entre banalisation et impensable, entre certitude et désordre, entre discours et réalité ; qu'en est-il ?* Conférence sans titre.

— Berne, 1<sup>er</sup> décembre 1992. Conférence : *Bases éthiques de la Prévention du Sida*. Communication : « Discrimination sociale et droits de l'homme » (publié).

— Paris, Hôpital de la Salpêtrière, 10 janvier 1993. Université Paris-Nord, Faculté de médecine Bobigny-Paris XIII. Table-ronde : *L'Amour, la mort*. Communication : « Autour d'une virgule ».

— Nice, Salon de l'Étudiant, 30 janvier 1993. Contribution à la table-ronde *Raison et passion* sur les problèmes de société liés au sida.

— Paris, Sorbonne, 8 février 1993. *Journées annuelles d'éthique 1993*, X<sup>e</sup> anniversaire. Débat sur les questions d'actualité. Communication : « Sida, grandes questions de société, problèmes éthiques et cadre européen. »

— Rome, Ecole Française de Rome, 25 février 1993. Présentation publique de l'ouvrage *AIDS. La Sfida antropologica*.

— Rome, Ecole Française de Rome, 26 février 1993. Séminaire : *La ville et l'échange*. Communication : « Les âges de la vie. Générations, seuils, passages ».

— Abidjan, GHDIS-CI et ORSTOM, 15-17 mars 1993. Atelier : *Les sciences sociales face au Sida en Afrique. Cas africains autour de l'exemple ivoirien*. Rapport général de clôture.

— Paris, Mairie du 16<sup>e</sup> arrondissement et Association des élèves du Lycée Janson de Sailly, 29 avril 1993. Table-ronde : *Les jeunes face au Sida*.

— Béziers, 13-14 mai 1993. IV<sup>e</sup> Colloque National de Périnatalité de Béziers : *L'enfant, ses parents et les équipes soignantes*. Deuxième table-ronde : *La place de l'utérus et de la maternité dans l'anatomie imaginaire de la femme*. Communication : « De l'intérieur osmotique du corps des femmes ».

— Marseille, Association Jeunes Femmes, 15-16 mai 1993. Colloque national 93 : *Les valeurs s'en vont, quelles valeurs s'en viennent ?* Communication : « Choisir nos valeurs ».

— Paris, Museum National d'Histoire Naturelle, 17 mai 1993. Séminaire d'ethnoscience : *Substances corporelles, parenté et alliance*. Communication : « Systèmes d'alliance semi-complexes et représentations de la transmission du sang ».

— Beyrouth, Université Saint-Joseph, 20-22 mai 1993. Colloque international : *Le Français langue seconde*. Communication : « La fonction symbolique des langues ».

- Paris, 4-5 juin 1993. *La Science en fête*.
- Assistance Publique, Hôpitaux de Paris, 11 juin 1993. *Séminaire psychosocial sur l'accompagnement des malades et des familles dans le plan de lutte contre le Sida*. Conférence : « L'interprétation du malheur ».
- Paris, Centre français sur la population et le développement, 14 juin 1993. Journée d'études sur *Les populations africaines et le Sida*.
- Paris, Université européenne d'été 1993, 7-13 juillet 1993. *La chair de Psyché. Etre, avoir, donner, prendre, faire ... corps*. Communication : « Mon lignage est mon sang. Mon sang et mon lignage sont moi. Mon corps abrite mon lignage et mon sang ».